

Nick Nolte, versatilité et assurance

André Caron

Number 157, March 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/50197ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

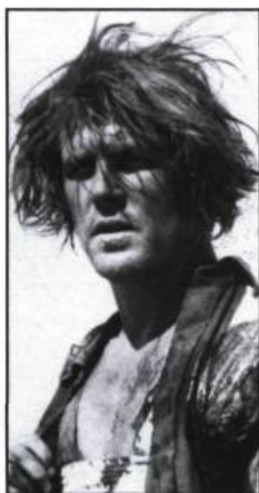
[Explore this journal](#)

Cite this article

Caron, A. (1992). Nick Nolte, versatilité et assurance. *Séquences*, (157), 40–41.

Nick Nolte

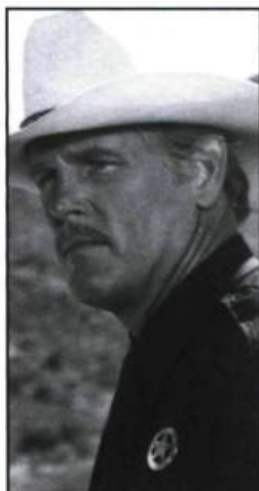
versatilité et assurance



Who'll Stop the Rain
(1978)



Cannery Row (1982)



Extreme Prejudice (1987)

1986. **Down and Out in Beverly Hills.** Dans ce remake à l'américaine du classique de Jean Renoir, **Boudu sauvé des eaux**, Nick Nolte revêt les hardes fripées et déchirées du clochard Jerry Baskin comme s'il les avait portées toute sa vie. Ses cheveux longs et sales, de même que sa barbe en broussaille, ne suffisent pas à expliquer cette impression que l'on ressent, en le regardant, d'être en présence d'un véritable vagabond et non devant un acteur le personnifiant. C'est dans sa gestuelle que réside la force de son jeu: la démarche de grizzly empoté, le dos courbé vers l'avant, les épaules affaissées, le corps légèrement débalancé, le regard rempli d'une étrange sérénité. Pour préparer son rôle, Nick Nolte a vécu plusieurs jours parmi les sans-abris de Los Angeles, buvant avec eux et dormant sur des terrains vacants.

1987. **Extreme Prejudice.** Dans ce remake à peine voilé du violent western de Sam Peckinpah, **The Wild Bunch**, Nick Nolte endosse l'uniforme du «Texas Ranger» Jack Benteen: bottes et chapeau de cowboy, jeans, chemise noire boutonnée jusqu'au cou, étoile de shérif sur la poitrine. Son corps se dresse droit et ferme tel un piquet de clôture. Sa mâchoire demeure solidement serrée, même lorsqu'il laisse échapper quelques mots entre ses dents. Ses gestes dénotent la précision et l'économie du professionnel des forces de l'ordre qui s'est soumis pendant de nombreuses années à une discipline personnelle rigoureuse. Son regard dur et perçant laisse entrevoir la conviction inflexible du réactionnaire convaincu d'être dans le droit et d'avoir raison. Nolte a établi les bases de son interprétation sur la personnalité de Joaquin Jackson, un vrai shérif du Texas qu'il a accompagné pendant quelque temps dans son travail.

Ses deux personnages, qui se succèdent dans la filmographie de Nick Nolte, se situent complètement à l'opposé l'un de l'autre, tant sur l'échelle sociale que dans leur comportement. Ils démontrent avec éloquence l'étonnante versatilité et la remarquable minutie d'un acteur généralement sous-estimé par la critique. Pourtant, depuis les cinq dernières années, Nolte s'est imposé à l'écran avec une demi-douzaine de rôles importants, dignes d'un Robert De Niro ou d'un Al Pacino, tant par leur complexité que par le souci maniaque apporté à leur création. Il a incarné un détenu qui écrit et produit des pièces de théâtre en prison dans **Weeds**; un déserteur de la Deuxième Guerre devenu le roi d'une tribu d'indigènes dans la jungle de Bornéo dans **Farewell to the King**; un peintre expressionniste obsédé par la beauté de sa jeune apprentie dans **Life Lessons** (le premier sketch de **New York Stories**); un détective privé cynique et désabusé dans **Everybody Wins**, écrit par le dramaturge Arthur Miller; un policier raciste et violent dans **Q & A**. Nolte a terminé l'année 91 avec un beau doublé: l'ex-entraîneur de football hanté par un horrible secret d'enfance dans **The Prince of Tides** et l'avocat névrosé

de **Cape Fear**. L'acteur à la crinière blonde se dirige assurément vers une (sinon deux) nomination pour l'Oscar.

Sa carrière vient ainsi d'atteindre un sommet. Il fait désormais parti du club sélect des superstars qui peuvent exiger entre quatre et six millions de dollars par film. Pourtant, il a bien pris son temps avant de venir au cinéma. Né en 1941 à Omaha au Nebraska, Nick Nolte se destinait comme son père à une carrière d'athlète professionnel. Possédant un superbe physique (1m83 et 95 kilos), le jeune homme excellait au baseball, au basketball et à la lutte, mais surtout au football. Il fut recruté après le secondaire par une légende des Sun Devils de l'Arizona, l'entraîneur Frank Kush. Après plusieurs années de pratique, et son expulsion de cinq collèges parce qu'il se refuse à étudier, Nolte ne croit plus posséder ce qu'il faut pour devenir un bon joueur. Il laisse tout tomber et prend la route.

C'est ainsi qu'il arrive à Hollywood, où il trouve du travail dans une aciérie. Il assiste avec un ami à une représentation du théâtre local et est charmé par l'expérience. Il décide alors de devenir acteur, le seul métier où il croit pouvoir retrouver le genre de passion qu'il a connu pour le football. Durant les quatorze années qui vont suivre, de 1961 à 1975, il parcourra les États-Unis et participera aux petites productions des théâtres régionaux. De retour à Los Angeles en 1973, il tiendra l'affiche plusieurs mois dans la pièce **The Last Pad**, avant de décrocher le rôle de Tom Jordache dans la série télévisée **Rich Man, Poor Man**. Diffusée en 1976, c'est le succès instantané. Passant aisément de la robustesse à la tendresse, Nolte démontre déjà une assurance remarquable à interpréter ce personnage, fruste et sympathique tout à la fois.

Le passage au cinéma devient inévitable. Nolte a la chance de se voir offrir un rôle de premier plan dans une production importante, **The Deep**, dans lequel il partage la vedette avec Jacqueline Bisset et Robert Shaw. Si le film n'obtient pas le succès public escompté, il établit le comédien comme l'un des jeunes (à 36 ans!) les plus prometteurs. Malgré sa stature imposante, il affiche dans ce film une vulnérabilité surprenante, surtout dans la scène du quasi viol de Bisset par des malfrats attirés par le butin des mers.

Après **The Deep**, sa carrière semble déjà prendre son envol. Il tourne avec Karel Reisz et Ted Kotcheff. Il interprète le romancier Jack Kerouac dans **Heart Beat**. Mais les trois films qu'il fait entre 1978 et 1982 n'ont pas connu le succès. Son talent n'est pas pour autant mis en doute, mais l'acteur a une mauvaise réputation qui commence à lui nuire. Il est enclin à des sautes d'humeur violentes et sombre dans un mutisme parfois alarmant (Nolte se dit lui-même maniaco-dépressif et aime revêtir en privé l'uniforme en coton vert aseptisé du personnel

médical). De plus, à l'instar de Richard Dreyfuss, John Belushi, Liza Minnelli, Julia Phillips et plusieurs autres célébrités de l'époque, Nolte sombre au début des années 80 dans les affres de la cocaïne. Il vit de surcroît une relation tumultueuse avec sa deuxième femme, surnommé «Legs», qui faillit lui être aussi fatale que la néfaste poudre blanche.

Le succès de **48 HRS.** à l'été 82, et sa séparation de Legs durant le tournage de **Cannery Row**, contribuent à le dégriser. Cette comédie policière axée sur le tandem explosif qu'il formait avec Eddie Murphy connaît une popularité inespérée dans un des plus fructueux été de l'histoire du cinéma américain (sont également sortis à l'époque **E.T.**, **Poltergeist**, **Rocky III**, **Star Trek II**, **First Blood** et bien d'autres). Son personnage de flic rugueux, nonchalant mais efficace, relance sa carrière et lui assure une place dans le panthéon hollywoodien. Dix ans ont passé et Nick Nolte ne laisse paraître aucun signe d'essoufflement. Son rythme de travail s'est même accéléré et, à 51 ans, il est plus en forme que jamais.

De tous les rôles qu'il a interprétés, c'est étrangement celui le plus court dans lequel Nick Nolte révèle le plus le côté noir de sa personnalité. Bien sûr, comme tous les acteurs, il laisse toujours percer un peu de lui-même dans tous ses personnages (pensez en particulier au footballeur professionnel toxicomane dans **North Dallas Forty**), mais c'est celui du peintre Lionel Dobie dans le sketch **Life Lessons**, réalisé par Martin Scorsese pour le film **New York Stories**, qui développe le plus grand nombre de parallèles avec Nolte.

À l'instar de Nolte, Lionel Dobie est un homme célèbre qui accepte mal les avantages du succès. Son comportement est marqué par la colère et l'irrévérence. Il est porté à la déprime et à la nonchalance. Il est désordonné, débraillé, un véritable rescapé des années 60 encore accroché sur les vieux *hits* du rock (tels *A Whiter Shade of Pale* et *Like a Rolling Stone*). Il a été marié une fois et maintenant divorcé. Il est obsédé par la beauté, la jeunesse, la vitalité, mais surtout la vulnérabilité de Paulette, l'apprentie peintre qu'il est allé récupérer à l'aéroport, même si elle ne veut plus demeurer avec lui. En fait, Dobie se sert des angoisses créatives de Paulette pour nourrir sa propre création. C'est à croire que Dobie ne peut peindre sans se vautrer dans une torture psychique et physique qu'il s'inflige d'une façon masochiste.

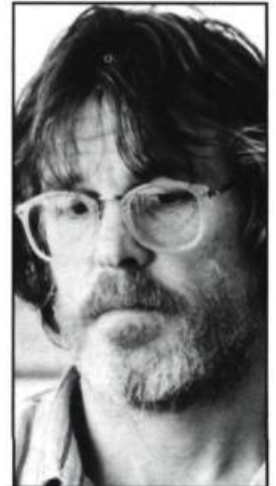
Quant à Paulette, sa vulnérabilité supposée dissimule une détermination et une intelligence que Dobie ne décèle pas (ou ne veut pas reconnaître). Elle aussi se sert de lui. Elle possède le pouvoir de l'entraîner à sa perte. Mais, au bout du compte, c'est elle la perdante comme l'atteste la scène où elle regarde Dobie travailler à un immense canevas. Elle est ensorcelée par le génie créatif du peintre, un génie qu'elle se sent incapable de posséder.

Et nous, spectateurs, sommes ensorcelés par le jeu percutant de Nolte, très gestuel et crédible dans l'acte de peindre, très habile et subtil dans sa description d'un homme cruel et imbu de lui-même.

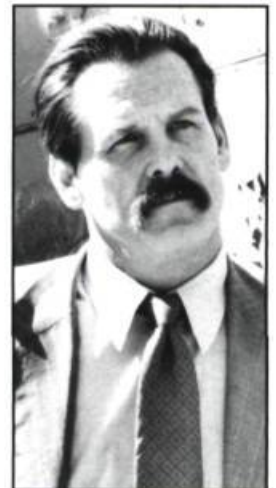
Bien que Nick Nolte se soit inspiré du peintre new-yorkais Chuck Connelly pour la création de Dobie (ce sont d'ailleurs les peintures de Connelly que l'on voit dans le film), l'aspect psychologique de cette histoire d'auto-destruction qui débouche sur la création est réminiscent de la relation entre Nolte et sa deuxième femme, Legs. Paulette possède certains attributs de celle-ci, ne serait-ce physiquement (grâce aux charmes de la superbe Rosanna Arquette). Legs aurait pu pousser Nolte à aller embrasser un policier, comme Paulette pousse Dobie à le faire dans le film. Puisque Scorsese et le scénariste Richard Price se sont inspirés des écrits d'Apollinaria Suslova, la maîtresse de Dostoïevski, on peut penser que la référence à cette période de la vie de Nolte est superflue, mais elle transparait tout de même, inconsciemment peut-être, dans le jeu du comédien, qui s'est mis à nu pour ce rôle.

Deux ans après sa séparation de Legs, Nick Nolte s'est remarié en 1984 avec Rebecca, la fille d'un imminent chirurgien de la Virginie occidentale. Le couple a élu domicile dans un ranch de Malibu et dans une demeure estivale à Charleston. Ils ont un fils de cinq ans, Brawley King. Si l'acteur survit à cette seconde vague de succès et s'il réussit à éviter les pièges de la notoriété et les mauvais choix (les suites inutiles comme **Another 48 HRS.** ou les bides comme **Everybody Wins**), il lui reste encore plusieurs rôles intenses et exceptionnels de la trempe de Lionel Dobie à nous offrir.

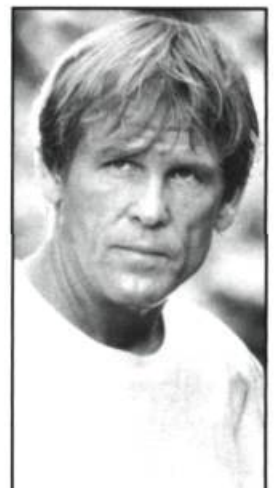
André Caron



New York Story (1989)



Q & A (1990)



The Prince of Tides (1991)

Filmographie

1975: Return to Macon County (Richard Compton)
 1977: The Deep (Peter Yates)
 1978: Who'll Stop the Rain (Karel Reisz)
 1979: North Dallas Forty (Ted Kotcheff)
 1980: Heart Beat (John Byrum)
 1982: 48 HRS. (Walter Hill)
 1982: Cannery Row (David S. Ward)
 1983: Under Fire (Roger Spottiswoode)
 1984: Teachers (Arthur Hiller)
 1985: Grace Quigley (Anthony Harvey)
 1986: Down and Out in Beverly Hills (Paul Mazursky)
 1987: Extreme Prejudice (Walter Hill)
 1987: Weeds (John Hancock)
 1989: Three Fugitives (Francis Veber)
 1989: Farewell to the King (John Millius)
 1989: New York Stories - Life Lessons (Martin Scorsese)
 1990: Everybody Wins (Karel Reisz)
 1990: Another 48 HRS. (Walter Hill)
 1990: Q & A (Sidney Lumet)
 1991: Cape Fear (Martin Scorsese)
 1991: The Prince of Tides (Barbra Streisand)